

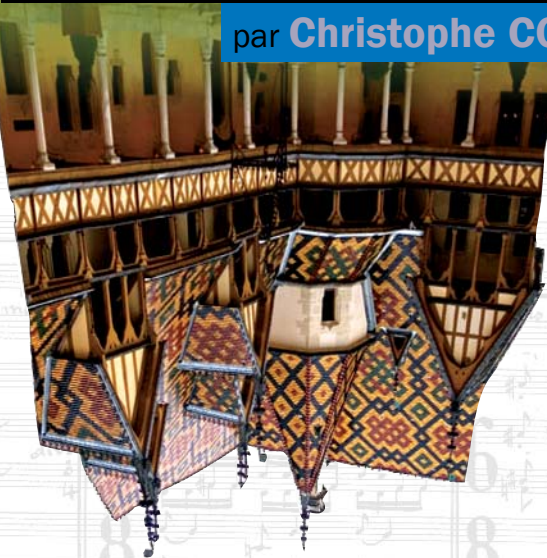
horizons



Maurice

# EMMANUEL

par **Christophe CORBIER**



bleu nuit éditeur

14 / awake Prunome

dans la même collection :

1. *Alexandre BORODINE* par André Lischké
2. *Le Clavecin des Lumières* par Jean-Patrice Brosse
3. *Leos JANACEK* par Patrice Royer
4. *Jean SIBELIUS* par Pierre Vidal
5. *Etienne Nicolas MÉHUL* par Adélaïde de Place
6. *Gaston LITAIZE* par Sébastien Durand
7. *Dietrich BUXTEHUDE* par Eric Lebrun
8. *Guillaume LEKEU* par Gilles Thieblot
9. *Jan Dismas ZELENKA* par Stéphan Perrault
11. *André JOLIVET* par Jean-Claire Vançon
12. *Richard STRAUSS* par Christian Goulbault

Remerciements à

Anne Eichner-Emmanuel pour sa précieuse collaboration,  
Pierre Brunel et Charlotte Denoël.

*Photos : Collections particulières / DR*

*Directeur de collection : Jean GALLOIS*

*Maquettiste : Jean-Philippe BIOJOUT*

*Relecture : Pascal FARDET, Michèle LACORE*

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit - photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre - sans le consentement des auteurs, de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

ISSN : 1769-2571

© bleu nuit éditeur 2014

***www.bne.fr***

**Christophe CORBIER**

**Maurice  
EMMANUEL**

---

*collection horizons*

---

*ouvrage publié avec le concours du  
Centre national du Livre  
et du fond d'action culturelle de la  
SACEM*

## *Prologue*

«Maurice Emmanuel, qu'est-ce que c'est qu'ça ?» Le sous-secrétaire d'Etat Marraud est surpris de voir un obscur quidam récompensé par la Légion d'honneur. L'insigne ruban ne peut être offert au premier venu. Marraud biffe sèchement le nom inconnu, avant de se faire rappeler à l'ordre par le Président du Conseil en personne, Raymond Poincaré. Il réinscrit donc «Maurice Emmanuel» sur la liste, mais son étonnement croît encore devant l'outrecuidance de l'intéressé, qui refuse à présent une si haute distinction : il ne l'acceptera qu'après la création de son second opéra, prévue en juin 1929 à Paris ; ce qu'on lui accorde. De toute façon, le musicien se «contrefiche» de ce genre de récompense et sait que son «patronymique» est peu utile dans les cercles du pouvoir et le milieu artistique. Seules comptent à ses yeux la valeur des individus et la qualité de leurs œuvres.

L'anecdote est rapportée en ces termes par Maurice Emmanuel lui-même, en juillet 1929, à son ami Jacques Copeau<sup>1</sup>. Agé de soixante-sept ans, il commence seulement à jouir d'une certaine notoriété en tant que compositeur : comme Franck, comme Janacek, il a attendu la soixantaine pour être reconnu. Ses nombreux travaux sur l'histoire de la musique et sa réputation de conférencier, solidement établie depuis la fin du dix-neuvième siècle, laissent peu à peu entrevoir des créations originales. Il lui reste cependant moins de dix ans à vivre et son œuvre ne va pas tarder ensuite à entrer dans un long purgatoire dont elle n'est, à vrai dire, pas tout à fait sortie. La surprise du sous-secrétaire d'Etat serait encore largement partagée aujourd'hui.

Et pourtant...

<sup>1</sup> Lettre à Jacques Copeau, 10 juillet 1929, BnF, Département des Arts du Spectacle.

En juin 1939, six mois après la disparition d'Emmanuel, la pianiste Yvonne Lefébure prononce un vibrant hommage en l'honneur de son maître : celui qui, sous ses airs de «sérieux seigneur bourguignon», ressemblait «à un mousquetaire de Louis XIII et à un grand matou aux gestes toujours dignes et aux yeux ronds toujours en éveil», prend place aux côtés de Ravel, Dukas et Roussel. Elle réclame qu'une biographie soit écrite dans les plus brefs délais pour faire valoir la riche personnalité d'un homme trop souvent réduit à sa fonction de professeur d'Histoire de la musique au Conservatoire de Paris<sup>2</sup>. Yvonne Lefébure s'égarerait-elle dans son admiration ?

<sup>2</sup> Cours de juin 1939 (YL 111), Médiathèque Musicale Mahler.

Compositeurs, écrivains, philosophes, artistes, critiques, universitaires, interprètes, élèves, tous ceux qui ont rencontré et écouté Maurice Emmanuel, de Massenet à Busoni, de Romain Rolland à Bachelard, de Jules Marey à Maurice Denis, de Manuel Rosenthal à Robert Casadesus, sont tombés sous le charme de sa personne et de son art. Et son influence s'étend bien au-delà de son époque : «Les idées de Maurice Emmanuel sur les modes et les rythmes m'ont profondément marqué, en orientant ma réflexion vers des chemins nouveaux», avoue Olivier Messiaen en 1980. «Rien ne pouvait me toucher davantage que de recevoir de vous une lettre évoquant la grande figure de Maurice Emmanuel, votre grand-père, l'un de mes maîtres dont le nom et l'œuvre sont indissociables d'une des périodes les plus riches de la musique française. Je lui garde un très fidèle et fervent souvenir...», confie Henri Dutilleux, dans une lettre adressée à la petite-fille du compositeur en 2004.

Mais qui fut cet artiste mal répertorié dans les histoires officielles, qui pourrait se prévaloir d'une telle influence sur la musique du vingtième siècle ? Y aurait-il donc eu un art «emmanuélien» oublié par la postérité ?



**Maison natale de M. Emmanuel**, à Bar-sur-Aube en mai 2003.

DR - Coll. A. Eichner

## *Chapitre I*

# **Une enfance bourguignonne 1862-1880**

Maurice Emmanuel appartient à cette génération d'artistes qui, nés entre 1850 et 1875, bouleversent la musique française à la fin du siècle et parmi lesquels figurent non seulement Debussy, Satie et Ravel, mais encore d'Indy, Chausson, Bruneau, Schmitt, Pierné, Bordes, Dukas, Roussel, Tournemire, Koechlin... Il naît le 2 mai 1862 à Barsur-Aube où il passe une partie de son enfance, puis, en 1869, sa famille s'installe à Beaune. Fils unique de Francis Emmanuel (1833-1905) et de Lucy Jardeaux (1838-1902), les époux perdant en 1864 un second enfant en bas-âge, le jeune Maurice est très entouré par ses proches.

La famille Emmanuel fait partie de la moyenne bourgeoisie provinciale. Sans avoir connu la gêne pécuniaire, les parents d'Emmanuel n'ont jamais été très riches, mais ils font tout pour développer le goût de l'étude et du savoir chez leur enfant. Francis Emmanuel, après avoir été employé dans l'imprimerie de son beau-père, devient à partir de 1869 commis pour le compte d'un négoce de vins beaunois, la maison Jacqueminot. Catholique fervent, royaliste, il marque profondément son fils par sa droiture et son esprit de sacrifice. Si Maurice Emmanuel lui manifeste le plus profond respect, il vénère tout autant sa mère Lucy. Elle a été, selon lui, «par le renoncement et le dévouement, la femme admirable que tous ont aimée.» Intelligente, attentionnée, elle est d'un tempérament sensible et d'un naturel réservé. De santé fragile, elle se rend régulièrement dans les villes d'eau du Sud de la France et en Normandie, accompagnée de son fils. Lors de ces voyages, Maurice apprend à observer la nature, à jouir des «spectacles simples et charmants de la vie quo-



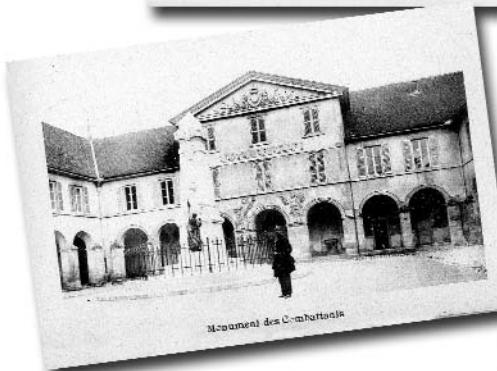
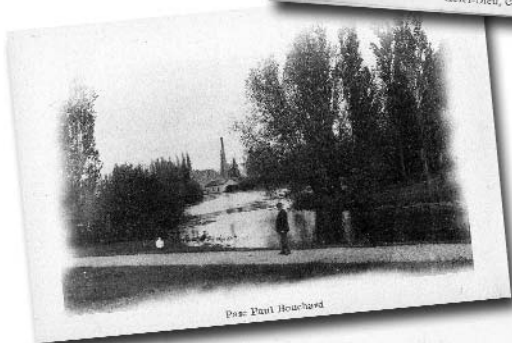
tidienne», à «comprendre l'intérêt spécial et le charme du paysage», toutes choses qu'il cultivera au long de sa vie. «Son caractère délicieux, sa bonté, son abnégation excessive (car elle la poussa jusqu'au sacrifice), l'agrément de son esprit, laissent dans la mémoire de ceux qui l'ont connue une trace ineffaçable», écrira-t-il quelques années après la disparition de sa mère.

Enfin, François Jardeaux (1811-1889), le grand-père, exerce également une grande influence sur l'enfant et sur son instruction : ami de l'historien Henry d'Arbois de Jubainville, principal du collège de Bar-sur-Aube de 1847 à 1869, imprimeur, il est l'auteur de traités divers et fait paraître nombre de publications archéologiques et scientifiques locales. En 1869, il décide de quitter Bar-sur-Aube pour rejoindre sa seconde fille à Beaune ; toute la famille Emmanuel le suit. Jardeaux poursuit là sa double activité de professeur et d'imprimeur, et devient le trésorier de la Société d'Archéologie de Beaune. Jusqu'à la fin de sa vie, il restera attentif à la carrière de son petit-fils, qui en gardera un souvenir admiratif, puisque c'est lui qui l'a éveillé à la vie intellectuelle.

### *Premières émotions musicales*

En revanche, ni Francis Emmanuel, ni Lucy Jardeaux, ni François Jardeaux n'étaient musiciens, et, dans l'entourage familial direct, personne ne peut initier sérieusement l'enfant à l'art musical. Maurice montre très tôt une grande réceptivité aux sons et aux rythmes. Tout petit, à l'âge de trois ans, il aurait échappé à la vigilance de ses parents et fui de son domicile pour suivre une fanfare militaire. Vers l'âge de quatre ans, c'est un phénomène rythmique qui frappe son oreille : dans un texte autobiographique de 1938, il se souvient de l'atmosphère régnant vers 1866 dans la maison paternelle, où deux lieux l'attirent : «un bureau-bibliothèque, garni de rayonnages où s'alignaient livres et cartons verts, méticuleusement sériés : sanctuaire réservé, où je ne pénétrais qu'avec

**Vues de Beaune,**  
photographies  
vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.  
Photo DR



autorisation et où je ne devais toucher à rien qu'avec "les yeux"», et la lingerie, «un lieu d'élection» :

«Garnie de placards, de rayonnages et d'armoires, embaumée de la lavande dont ma grand-mère bourrait ses draps, elle s'éclairait sur le jardin, en face de l'imprimerie et me servait d'observatoire. Là-bas, à travers les lilas, je devinais le va-et-vient de la presse Marinoni, la rotation de son volant, et je cherchais à m'expliquer par ces mouvements, des bruits dont les cadences me captivaient : c'était des rythmes réguliers, si bien gravés dans ma mémoire d'enfant que je puis les fixer avec certitude :



«Période «carrée» s'il en est, dont la forme me suggérerait des bribes mélodiques que j'avais plaisir à chanter. Chaque samedi, jour où l'on «tirait» le *Mémorial*, Nez-Nez, un vieil ouvrier totalement dépourvu de l'appendice que son sobriquet disait double, s'attelait à la manivelle, renforcé d'un apprenti ; j'accourais alors à mon poste. Grimpé sur un bas placard, je regardais de tous mes yeux, j'écoutais de toutes mes oreilles. Ma famille ne comprenait rien à cette fascination et Nina, ma bonne, venait me chercher tout droit dans la lingerie quand j'étais introuvable ailleurs. C'est la machine Marinoni qui a été la première à me suggérer la musique.»<sup>1</sup>

Le premier témoignage direct de son intérêt pour la musique remonte à l'année 1869, où l'enfant écrit à son père : «J'ai été au concours c'était très joli il y avait quarante sociétés musical. Les bannières était très belles, il y avait des pompiers qui tout en étant cet état, étaient Musiciens (*sic*)». Le spectacle offert par les fanfares, les défilés, l'éclat des instruments en plein air, ne pouvaient que parler à son imagination. En 1872, commence l'éducation musicale du jeune garçon qui est «joliment content de savoir que [son père lui a] acheté un piano» et fait «une musique acharnée». Mais, s'il manifeste des dispositions

<sup>1</sup> «La maison paternelle», dans *La Revue musicale*, numéro spécial «Maurice Emmanuel (1862-1938) – cinquantenaire», n° 410-411, p. 49-50.

artistiques, il pratique la musique en complément de ses études secondaires, qu'il mène d'ailleurs brillamment : chaque année, au Collège Monge de Beaune, il récolte un grand nombre de récompenses et de prix. Adolescent, Maurice Emmanuel s'intéresse en effet à tous les domaines du savoir, notamment à ces disciplines qui forment la base de la science historique et archéologique : littérature, latin, grec, géologie, paléontologie, chimie... Le jeune garçon, «plein d'enthousiasme [...] pour le drame antique», voue en particulier un culte à la Grèce, ce qui lui vaut de beaux succès scolaires.

Il goûte tout autant les longues promenades à pied dans le pays beaunois, au milieu des grands vignobles des Côtes de Nuits et de Beaune. Son amour de la nature et des paysages bourguignons naît à cette époque. Au cours de ses randonnées, il assiste aux fêtes organisées par les vignerons à l'occasion des vendanges, à Pernand-Vergelesses et à Aloxe-Corton, et, tandis qu'il contemple ces spectacles de gaîté collective, son père note ce qu'il voit. L'expérience est décisive : Maurice Emmanuel découvre alors, sans bien en saisir encore l'importance, la chanson populaire bourguignonne. Quarante ans plus tard, la joie et le plaisir que lui causa la découverte d'une ronde paysanne seront toujours aussi vifs :

«J'ai entendu, en 1875, un *ménétré* (ménétrier) de Pernand gratter sur des "quadruples cordes", qui n'étaient point trop fausses, en accompagnement des soli de la Perdrole. Bénévolement il s'était joint aux deux musiciens attitrés de la bande, deux Beuquins venus du pays d'Arnay avec leurs violons sur le dos. Juchés sur un *meurger*, ils formaient à eux trois tout l'orchestre accompagnateur, et lorsque les *v'noigeoux* (vendangeurs), au nombre de plus de cent, chantaient tous et dansaient les refrains, on voyait s'escrimer nos râcleurs ; on ne les entendait guère. En tout cas je ne cherchais point alors à noter leurs fioritures et me contentais d'être, de cette ronde chantée, clôture de la *venoinge* (vendange), un spectateur émerveillé.»<sup>2</sup>

<sup>2</sup> *Trente Chansons bourguignonnes du pays de Beaune*, Paris, Durand, 1917, p. VI-VII.



**Maurice en premier communiant**, mars 1875.  
DR - Coll. A. Eichner

## *L'apprenti compositeur*

Emmanuel l'a souvent répété : ces « admirables chansons ont éveillé chez moi l'amour de la musique et orienté ma carrière. »<sup>3</sup> Mais sa vocation lui est définitivement révélée vers 1877-1878 par un violoniste italien de passage à Beaune, Ravazzi : « Tu t'en souviens, mon cher Papa, mon excellent professeur M. Ravazzi venait de m'ouvrir des horizons que je n'entrevois pas jusqu'alors. Il m'avait initié aux beautés de la musique classique. Immédiatement elle avait produit sur moi une fascination telle que mes idées en avaient été profondément modifiées et que leur direction allait s'accroître d'une manière décisive. »<sup>4</sup>

Ne possédant que les rudiments de la musique, Maurice s'est mis à composer à l'âge de quinze ans. Sa première œuvre est une *Sonate pour piano et violon en mi bémol majeur*, dédiée à Ravazzi ; voici comment il la juge en 1937, longtemps après l'avoir détruite : « J'apportai à mon maître une sonate manuscrite sans lui dire que je l'avais commise. Il la joua, s'en coiffa et quand je lui eus révélé le nom de l'auteur, il me serra sur son cœur et me fit don d'une vieille canne à laquelle il tenait fort. Elle a une histoire : c'est la canne du Père Martini de Bologne, et Mozart l'a tenue entre ses mains. Inutile d'ajouter que le bon Ravazzi s'était emballé sur une sonate détestable, qui avait l'air de tenir debout parce que j'avais calqué le plan d'une Sonate de Mozart, mais qui était bourrée de platitudes et de fautes d'harmonie : je ne savais rien. »<sup>5</sup> Il compose encore deux œuvres, qui subissent le même sort que son premier opus : une *Sonate pour piano en la mineur*, et une seconde *Sonate pour piano et violon en mi majeur*, toutes deux écrites dans le style de Mozart.

Ce sont en réalité deux musiciens de plus grande importance qui vont pousser le jeune homme à embrasser la difficile carrière musicale à Paris : Charles Poisot (1822-1904) et le marquis Paul d'Ivry (1829-1903).

<sup>3</sup> Lettre à Jacques Copeau, [1926?], Fonds Jacques Copeau, BnF, Département des Arts du Spectacle.

<sup>4</sup> Lettre à Francis Emmanuel, 3 juillet 1882, coll. Anne Eichner.

<sup>5</sup> Lettre à Paul Le Flem, 23 avril 1937, Médiathèque Musicale Mahler.

Poisot, fondateur du Conservatoire de Dijon en 1868, fut l'un des premiers défenseurs de Rameau, son illustre compatriote, qu'il entreprit de faire redécouvrir dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et il participa au renouveau de la musique religieuse. Après avoir vu les trois sonates de l'adolescent, Charles Poisot exhorte l'apprenti compositeur à suivre des études musicales au Conservatoire de Paris. Son avis est conforté par le marquis Paul d'Ivry, «un exquis gentilhomme, dont la courtoisie, le charme, la bonté ont laissé de profondes traces dans la mémoire de ses compatriotes»<sup>6</sup>, et qui fut l'auteur de plusieurs opéras-comiques. Ivry recommande son jeune protégé à Léo Delibes, et, véritable mentor, délivre des conseils avisés au jeune homme afin qu'il ne s'égaré pas dans les premières années de sa carrière.

<sup>6</sup> *Trente Chansons bourguignonnes*, p. XVIII.

Avant son départ pour Paris, le jeune Maurice cesse de composer pour s'atteler, seul, à l'étude de l'harmonie. Il se plonge dans les œuvres des maîtres classiques, s'inspirant des formes dont ils se sont servis : Mozart bien sûr, pour lequel il conservera toute sa vie une admiration éperdue, mais aussi Haydn et Beethoven, «le roi de la composition en tant que distribution et développement».<sup>7</sup> Cet apprentissage laisse entrevoir un aspect essentiel de l'œuvre d'Emmanuel : dès le début, le compositeur éprouve le besoin d'employer des formes traditionnelles et montre un attachement indéfectible au classicisme.

<sup>7</sup> Lettre à son oncle Gustave Gruyer, 31 mai 1880, coll. Anne Eichner.

Pendant, la musique n'occupe pas son temps de façon exclusive : «Je partage cette année mes instants entre la littérature, la science et la musique.»<sup>8</sup> Se présentant au baccalauréat littéraire puis au baccalauréat scientifique en 1880-1881, il est reçu aux deux examens, dont l'obtention couronne la scolarité d'un élève brillant. Enfin, avant de partir pour la capitale, Emmanuel se rend en août 1880 aux offices de la Cathédrale Saint-Bénigne à Dijon et manifeste déjà de l'intérêt pour le chant choral : «La maîtrise est vraiment bien remarquable. Les soprani sont surtout extraordinaires par la pureté et la douceur de leur voix.»<sup>9</sup>

<sup>8</sup> Lettre à son oncle Gustave Gruyer, 1<sup>er</sup> mars 1880, coll. Anne Eichner.

<sup>9</sup> Lettre à Francis Emmanuel, 24 août 1880, coll. Anne Eichner.